

roseaux pouvait être considérée comme une richesse en ces pays voués à la sécheresse.

C'est là que je décidai de m'établir, je m'assis sur la borne et je rêvai de cultures intensives, de vignobles, de champs de blé, et de prairies où les bœufs se promèneraient faisant dans la terre grasse de profondes enfoncées.

Mais bientôt je ressentis l'influence de l'atmosphère brumeuse qui m'entourait, du soleil chaud dont les rayons se concentraient au fond de la vallée, et aussi de la fatigue amenée par la nuit de jeu. Quelques instants plus tard, m'étant laissé glisser sur l'herbe, je m'endormis d'un sommeil lourd et agité à la fois.

Je fis un rêve.

J'étais en France. Après vingt ans d'absence, je visitais rapidement les lieux où j'étais né, où étaient morts mes parents, et que j'avais quittés autrefois sans espoir de retour.

Pourquoi revenir dans ce village ? à l'âge de douze ans il ne me restait pour toute famille que deux cousins éloignés, deux paysans, le mari et la femme, des rapaces, grands fouilleurs de terre et coupeurs de liards. Lorsque je fus orphelin et que des âmes charitables leur parlèrent de me venir en aide, ils insultèrent les solliciteurs et les mirent à la porte.

Je les revis dans mon rêve. L'homme, un petit vieux aux épaules remontées, au nez rouge recouvert d'une peau dure et luisante comme une cosse de haricot ; la femme, une vilaine et sèche borgnesse avec un fichu rouge, une robe noire, une croix d'or, et allongeant son long bec de pie malfaisante.

Les voilà dans leurs habits des dinanches, assis au fond d'une étude de notaire. Et le notaire lit à haute voix une lettre officielle qui les concerne, et par laquelle le curateur aux successions vacantes de l'Oued Zitoun lui apprend que Jacques Harpillard vient de mourir en Algérie.

Le notaire parle haut. Et dans mon rêve, j'entends distinctement ses paroles.

—Oui, dit-il, votre cousin, le mauvais sujet est décédé en Afrique. Vous voilà propriétaires de sa concession. Belle propriété de quarante hectares, plantée en vigne, de citronniers, d'orangers en plein rapport. Peste !

—Quarante hectares, glousse la borgnesse. Pauvre cousin ! Il n'y a pas d'hypothèques ?

—Rien. C'est de l'or en barre, cette concession. Une fortune qui vous tombe de ciel, c'est le cas de le dire. Votre cousin est mort d'une insolation. Le soleil tape dur en Alérie.

Je me réveillai.

Où le soleil frappe fort en Algérie, comme disait l'homme du Rêve. Pendant que je dormais, il m'avait grillé tout un côté du crâne.

Chaleur malfaisante. Est-ce elle qui me suggéra à mon réveil une idée bouffonne, saugrenue

VOLAILLES DE PRÉDILECTION



L'amateur.—Rien de beau, n'est-ce pas, comme ce plumage de Leghorn !  
Elle (qui songe à son nouveau chapeau).—En effet ! Que cette espèce doit pondre de beaux œufs de Pâques ?

an apparence, mais peut-être logique... une idée de joueur désœuvré.

Je me levai, je croisai mes bras, j'arpentai la limite de ma future concession dont le défrichement, s'il était sérieusement entrepris, userait les forces vives de trois générations de colons, à moins qu'un capitaliste hardi ne jetât en holocauste à ce marais, les existences sans valeur de quelques piocheurs mercenaires à trois francs par jour.

Puis, lentement, je me rendis chez le notaire de l'Oued Zitoun. J'achetai le terrain, et je le payai avec l'argent gagné au jeu.

Cet argent ! Je me déclarai à moi-même qu'il ne devait ni se multiplier, ni rapporter intérêt, ni rapporter bénéfice à personne, par quelque artifice que ce fut ! Impur métal, venu de la fange, je le jetai dans la fange de ce marécage. Qu'il y reste et qu'il y croupisse pendant l'Éternité !

En même temps que je payais au notaire le prix de cette propriété, je lui remis une lettre cachetée... mon testament ! dont une clause était ainsi conçue :

« Je lègue à mes cousins, les époux Harpillard, une propriété de quarante hectares que je possède en Algérie aux environs de l'Oued Zitoun. Propriété plantée d'essences forestières d'une magnifique venue, et qui renferme une source abondante. »

\* \*

Je mène une vie d'errant. Je suis audacieux, insouciant. Dans ce pays, mes jours sont comptés. Je ne sais quelle mort m'attend, mais ma vie sera courte. Et c'est pour moi une grande joie que de penser à ce qui arrivera après mon décès. Comme dans mon rêve, les époux Harpillard seront convoqués chez un notaire. Ils se lécheront les babines en songeant aux quarante hectares, comme dans mon rêve.

Peut-être feront ils le voyage pour entrer en possession de leur domaine.

C'est avec jubilation que je songe au désappointement des deux grippe-sou, lorsque, le nez allongé, et grognant de rage, ils s'arrêteront au seuil des bruyères qui n'ouvrent leur masse impenétrable qu'aux panthères et aux sangliers.

Sans doute, ils éclateront en lamentations, tandis que leurs pieds chaussés de souliers ferrés s'enfonceront dans la boue de la source croupie et que la Fièvre posera sa main dure sur leurs nuques coriaces.

S. CHASERAY.

THÉÂTRE ROYAL

“THE DAGO”

Au Théâtre Royal, cette semaine, la nouvelle comédie-drame : “The Dago,” a été représentée devant un auditoire très sympathique.

Les Carroll sont d'excellents acteurs. R. M. Carroll est passé maître dans la peinture des mœurs italiennes. Il a tenu le premier rôle avec un réel succès.

Le chant et la danse sont très judicieusement introduits dans la pièce et font un grand effet.

La mise en scène offre beaucoup d'intérêt. Les tableaux du “Pont de Brooklyn,” de l'incendie du misérable logement du “Dago,” et du rendez-vous dans les bas fonds de New-York sont très saisissants.

C'est un des meilleurs mélodrames que nous avons vus encore au Théâtre Royal jusqu'ici. A chaque représentation il y avait foule énorme.

La semaine prochaine, on jouera : “A Kentucky Girl.”



LA JEUNESSE DU CŒUR



Ida.—Qu'a donc tante Rose aujourd'hui ? Vois cet air excité !  
Hélène.—Tu ne sais pas ? Voici le facteur et elle attend un poisson d'avril.

PRESCRIPTION DE BON SENS

Louis.—Le vieux se mourait ; et quand je suis arrivé, son haleine devenait de plus en plus faible.  
Horace.—Qu'as-tu fait ?  
Louis.—Je le lui ai ranimée avec un oignon.

COMME DANS LE GRAND MONDE

Alice.—Maman, les petits enfants du voisin jouent à la maison dans le jardin chez eux ; est-ce que nous pouvons en faire autant dans notre jardin ?  
La mère.—Oui, si ça vous fait plaisir !  
Alice.—Bien sûr, oui. Nous allons pouvoir nous chicanner pardessus la clôture, comme de vrais voisins.

QUEEN'S THEATRE

Melle Lena Merville, la jeune et jolie étoile de la troupe de Chas Frohman dans “Jane,” tiendra une réception dans le couloir du Théâtre après la matinée spéciale du lundi de Pâques, et celle de mercredi. Chaque dame et enfant recevront un souvenir de Pâques.

On a tellement parlé de cette admirable pièce “Jane,” qu'il semblerait superflu d'en dire davantage ; cependant pour le bénéfice de ceux qui ne l'ont pas encore appris, nous devons dire, que pas une seule comédie, venue dans ce pays jusqu'ici, n'a eu de si grands succès.

La pièce “Chums,” donnée comme prix par le New-York Herald, précédera “Jane.” Procurez-vous vos sièges à bonne heure pour la matinée du lundi de Pâques. “Chums” a obtenu le prix sur au-delà de 100 compétiteurs, et avec “Jane” fait un excellent programme.

Le Queen's est assez heureux, pour s'être procuré cette magnifique troupe pour la semaine de Pâques.

La pièce de M. B. Leavitt, “The Spider and Fly” sera ici bientôt. La pièce a été améliorée dans ses détails ; mais le fond reste essentiellement le même ; une compagnie magnifique en donne la reproduction. Les scènes sont remarquablement merveilleuses, et les spécialités de première classe.

